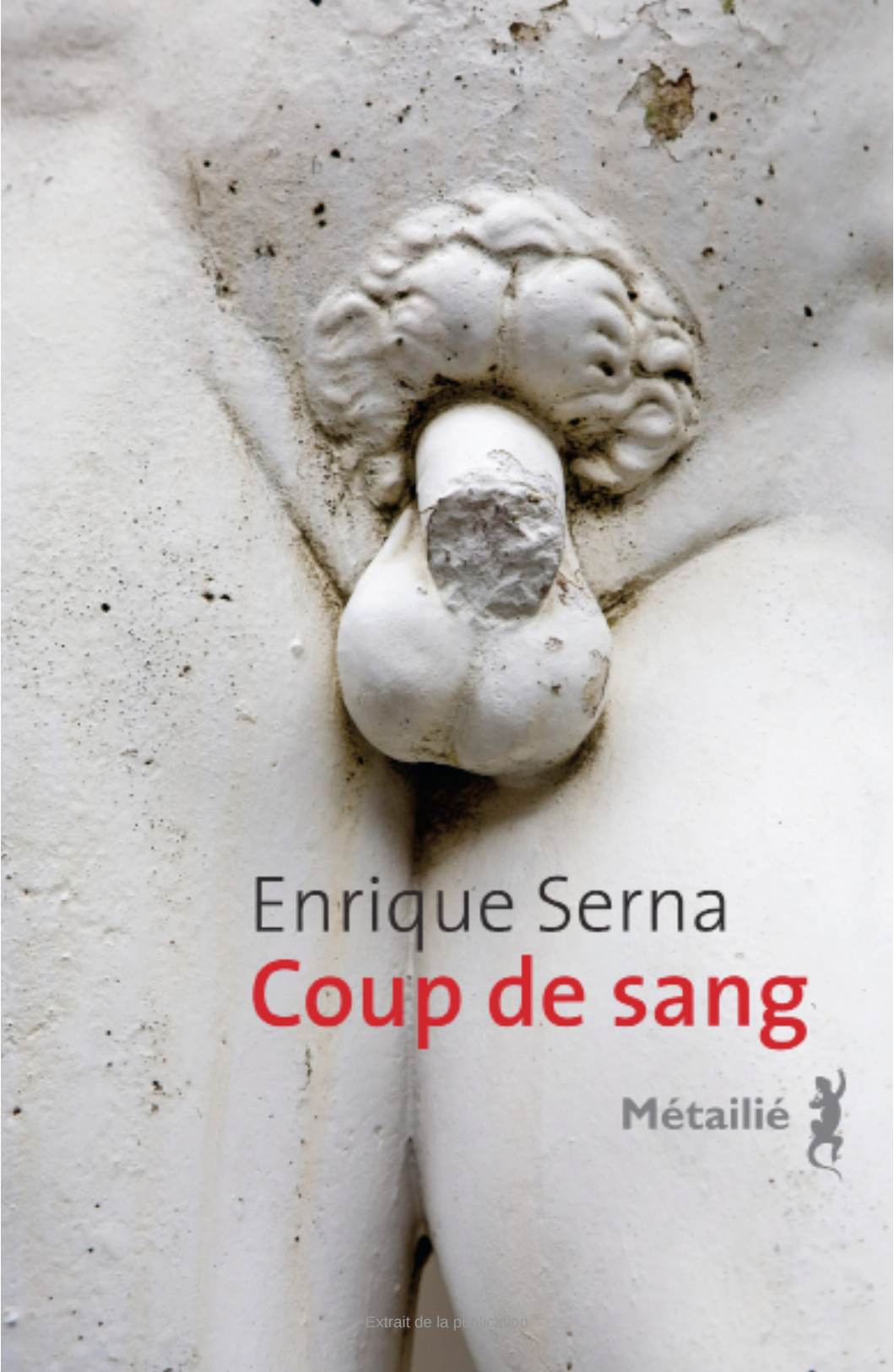

Enrique Serna

Coup de sang

Métailié

Extrait de la publication

Enrique Serna

Coup de sang

Splendeurs et misères de l'orgueil masculin.
Soit un modeste garagiste mexicain qui a plaqué femme et gosses pour suivre à Barcelone une bombe dominicaine, chanteuse de salsa, aussi irrésistible qu'assommante. Soit un séduisant quadragénaire catalan, dont les femmes sont folles, mais qui est encore puceau à 47 ans parce qu'il se croit impuissant et qui en désespoir de cause a recours au Viagra. Soit enfin, ou presque, un acteur porno argentin en fin de carrière qui perd tous ses moyens sur un tournage après être tombé raide amoureux d'une jeune et jolie étudiante qui le croit chercheur en génétique Quand ces trois-là se croisent, avec quelques autres qui font, ou pas, dans la dentelle, le cocktail est explosif.
Coup de sang est une tragicomédie sexuelle débridée, crue, farcesque, panique, un vaudeville délirant qui risque de choquer les belles âmes, dans lequel Enrique Serna déploie toute sa verve caustique et son humour féroce, entre passions et pulsions, entre triomphes et fiascos. Peinture au vitriol de la sexualité contemporaine, portrait grinçant du macho, mais aussi de l'hystérique moderne, ce *Coup de sang* d'un des plus talentueux et singuliers écrivains d'Amérique latine est un roman crépitant de folies diverses et variées, dont la lecture réserve, jusqu'au bout, bien des plaisirs et des surprises.

PRIX ANTONIN ARTAUD 2010

Enrique SERNA est né à Mexico en 1959. Diplômé de lettres hispaniques, il a d'abord été rédacteur publicitaire, scénariste de *telenovelas* et biographe de stars, avant de se consacrer pleinement à la littérature. Il a obtenu le prix Mazatlán en 2000 et le prix Colima en 2004.

Extrait de la publication

© Francesco Gattoni

Extrait de la publication

Enrique SERNA

COUP DE SANG

Traduit de l'espagnol (Mexique)
par François Gaudry

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com

Extrait de la publication

Publié sur les conseils de François Gaudry

Titre original : *La sangre erguida*
© Enrique Serna, 2010
En accord avec Literarische Agentur Mertin Inh. Nicole Witt e. K., Francfort-sur-le-Main, Allemagne
Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2013
ISBN : 978-2-86424-911-5
ISSN : 0291-0154

Pour Xesca et Santiago

Extrait de la publication

Ce calme torrent de douceurs
que le feu voulut dévorer,
ce sang dressé devant l'abîme
Juan Rejano

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Bulmaro Díaz suspendit son manteau et ôta son écharpe avec un soupir d'amère résignation. Sur la table de la salle à manger, les assiettes sales du petit-déjeuner s'étaient ajoutées à celles du dîner. Il les porta avec répugnance à la cuisine et voulut se servir un café, mais l'évier débordait de vaisselle et il ne trouva pas une seule tasse propre. On ne pouvait pas vivre comme ça, merde ! Il y avait une mouche noyée dans un verre de Coca-Cola, des restes de fruits grignotés, des taches d'œuf sur la grille de la cuisinière et un morceau de pain à la croûte moisie. Dans le vase du salon pourrissait un bouquet de camélias flétris dont la puanteur ammoniacale mêlée au remugle des cendriers emplissait l'air de miasmes irrespirables. Pour aérer cette atmosphère confinée il ouvrit la fenêtre qui donnait sur l'étendoir de l'immeuble. Mortifié par le coup moral qu'il venait de recevoir à la banque, il pensa que le chaos de ce dépotoir était un reflet fidèle de sa vie intérieure. Tout allait de travers, peut-être parce qu'il prenait des décisions hormonales au lieu de se servir de son cerveau. Oui, c'était douloureux, mais il devait le reconnaître : il ne tenait plus la barre et la perte de son libre arbitre avait laissé dans son âme une vacance de pouvoir qu'occupaient à présent le hasard et l'inertie.

Dans les toilettes, en ouvrant sa braguette pour uriner, il regarda avec haine le ravisseur de sa volonté. Tu vois, ducon ? lança-t-il en tirant le prépuce avec colère, à cause de toi, je vais perdre jusqu'à ma dernière chemise. Allez, lâche-moi cette pisse jusqu'à la dernière goutte et gaffe à pas m'asperger le pantalon. Comme ça, au repos, on dirait un gentil mouflet obéissant, mais je te connais bien : comme tous les gosses, tu

Extrait de la publication

es un tyran en puissance, à la moindre négligence tu fais un coup d'État. Dès que tu vois passer un joli cul dans la rue, tu te mets à hurler des ordres comme un adjudant : peloton, garde-à-vous ! Au pas de course jusqu'au précipice ! Tu as entendu ce qu'elle a dit, la sous-directrice de la banque ? Neuf mille euros pour cette putain de caution bancaire ! Cette vieille bique, on voit que personne lui a arrosé la touffe depuis l'époque de Franco. "Ce sont nos conditions, je ne peux pas les changer – elle a souri l'air teigneux –, signez ou partez, mais ne me faites pas perdre mon temps." L'agence immobilière m'oblige à déposer ce fric simplement pour avoir la possibilité de louer un logement minable. Si j'étais espagnol, ce serait une autre histoire, je n'aurais à verser que deux mois de loyer d'avance. Mais comme je suis un enfoiré de Mexicain, je prends jusqu'à la garde. Mais qu'est ce que je fous à Barcelone, à me faire discriminer et entuber ? Et toi, fais pas le sourd, réponds-moi : qu'est ce que je suis venu foutre ici ?

Il rentra son membre dans son pantalon et remonta sa braguette, mais il continua de l'affronter en pensée, comme cela arrivait depuis qu'il avait traversé l'Atlantique et que l'isolement avait commencé à l'étrangler. Je suis un bon mécanicien, je peux monter et démonter un moteur les yeux fermés. L'autre jour, j'ai réparé en un tournemain la Citroën de Deng le Chinois, alors que je n'ai pas d'expérience en voitures européennes. Mais avec toutes ces conditions abusives, je ne vais jamais pouvoir ouvrir un garage. Pour couronner le tout, hier l'euro est monté à 14 pesos, je suis en train de cramer les économies de toute une vie. Et tout ça parce que monsieur en pince pour une mulâtresse dominicaine. Elle n'était quand même pas époustouflante au point de tout sacrifier pour elle. Mais il t'a suffi d'avoir brusquement la trique pour m'obliger à tout larguer : pays, famille, boulot, dignité. Et moi j'ai été assez con pour t'écouter. À Veracruz j'avais l'affection de mes amis, une bonne épouse qui cuisinait comme un chef, mon garage commençait à bien tourner et comme là-bas l'argent rapporte, j'en avais même assez pour emmener les enfants en vacances à Disney World. En ce moment, ils doivent être dans

Extrait de la publication

le jardin, entourés de copains, avec mes shorts et ma bière bien fraîche, en train de manger un bon petit taco à la viande et au fromage. Et moi, je suis coincé dans cette souricière sinistre, avec vue sur un mur gris, où la tuyauterie éructe et où il n'y a même pas de penderie pour ranger les vêtements. Regarde un peu dans quoi tu es allé me fourrer. Et le comble, c'est que je dois laver le sol parce que Romelia ne va pas tarder à rentrer du gymnase et tu sais qu'elle se fout en pétard quand elle trouve de la saleté par terre. Un putain de larbin, voilà ce que je suis devenu. À force de balayer et de frotter j'ai un lumbago. Et sous le lit aussi, parce qu'elle est du genre à inspecter les recoins. C'est bien comme ça, patronne, ou il faut briquer un peu plus le carrelage ? Au Mexique, j'avais jamais touché un balai ni une poêle, pour ça, il y avait ma femme et la bonne. Elles étaient aux petits soins pour moi, parce que j'étais le seul à faire bouillir la marmite. Mais ici, on partage les tâches, et comme Romelia joue les féministes, elle ne daigne faire la vaisselle que lorsqu'elle est bien lunée. Bien sûr, toi tu es heureux, tu as droit aux gâteries, tandis que moi, je suis l'idiot qui se tape tout le boulot. Tu voulais un joli film, avec bulles de champagne et promenades romantiques sur les Ramblas, pas vrai, ducon ? Eh bien, voilà ce que t'as : une cuvette d'eau sale et une serpillière.

En vidant la cuvette dans l'évier, Bulmaro se sentit ridicule d'engueuler sa pine à tout bout de champ, au lieu de la gouverner avec bon sens. C'était injuste de s'en prendre à cet appendice de son corps alors qu'il avait perdu toute autorité sur lui depuis que Romelia était apparue sur la scène du club Nereidas, une boîte plutôt vulgaire pour recevoir une ambassadrice du paradis, et qu'il s'était dressé pour lui rendre hommage, tel un serpent au son de la flûte du charmeur. C'était une panthère aux yeux verts, avec des traits de Blanche et un corps de Noire, qui dilapidait sur les planches un charme naturel appris dans les ports. Il n'était pas préparé à cette surdose de beauté, il baissa la garde et se laissa asservir, comme un poisson phagocyté par une méduse. Elle abritait au creux de ses seins un ouragan endormi, sa taille ondulante

Extrait de la publication

gouvernait le flux des marées, ses jambes ambrées incitaient au cannibalisme et en la voyant tortiller du derrière, dos au public, il passa de la stupeur à l'extase mystique, et d'un appétit cru au désir sublimé de lui appartenir. Toute la clientèle masculine, et même une partie des femmes, la contemplait avec lubricité : lui seul, il en était sûr, eut l'esprit assez fin pour entrevoir son besoin de tendresse et la candeur enfantine que cachait la splendeur de la chair.

N'est-ce pas qu'elle était adorable ce soir-là ? Bulmaro se réconcilia un instant avec son attribut viril, qui avait commencé à redresser la tête. Elle chantait une de mes chansons préférées : *Qué bello*, de la Sonora Dinamita, et jetait des regards aguicheurs vers ma table aux passages les plus osés de la chanson ("*par terre ou n'importe où, mais prends-moi*") et tu as cru qu'elle jetait ses filets sur toi. Elle aguichait tout le monde, pas seulement moi, mais quand on est coureur, on se sent le maître de l'univers. "La demoiselle ne s'assied pas pour boire avec les clients", a dit le chef de rang quand tu as voulu l'inviter, mais par chance mon ami Leandro Espinosa a fait son apparition au bar, un ex-camarade d'école, qui s'avéra être l'impresario de la Tremenda Guaracha, le groupe musical où chantait la déesse, et il ne s'est pas fait prier quand tu lui as demandé de te la présenter. Parce que c'est avec toi qu'elle est venue parler au bar, pour se détendre après le spectacle. Moi, ton surveillant, j'étais intimidé, annihilé, dans la cellule de haute sécurité où tes caprices despotiques m'avaient enfermé. Le cabaret grouillait de clients que je connaissais, certains même avec leur épouse. Mais toi tu t'en foutais qu'ils aillent tout raconter à ma femme. Tu trouverais bien le moyen de la calmer avec un petit cadeau.

Si Romelia avait été une fille bouffie vaniteuse et lourdingue, avec une mentalité de tiroir-caisse, comme celles qui font la chasse aux millionnaires, ton érection serait tout de suite retombée. Mais c'était une fille gaie et simple, pas encore contaminée par la pourriture du show-biz, et qui se montrait même réservée dans ses rapports avec les étrangers. "Tu as une voix douce et chaude, qui fait penser à celle d'Omara

Extrait de la publication

Portuondo", as-tu menti effrontément, car elle n'avait qu'une voix bien modulée mais sans grandes nuances. "C'est vrai, hein ? elle a fait avec un adorable rougissement. Des amis me le disent, mais je n'imite personne, je veux avoir mon propre style, si je ressemble trop à une autre, je ne vais jamais percer." Elle voulait être reconnue pour sa voix, pas pour son corps, et pour flatter sa vanité naïve tu lui as demandé de te dédicacer le disque de La Tremenda Guaracha. "Avec tout le respect que je te dois, je voudrais être le président de ton fan-club. Et si un de ces jours tu es libre, j'aimerais t'inviter à sortir ou à dîner." "Dis donc, mon grand, tu vas un peu trop vite, tu ne crois pas ? Je te trouve sympa, mais tu as une alliance au doigt et moi je ne suis pas une voleuse de maris." Si à cet instant tu avais fait marche arrière, tu ne serais pas aujourd'hui en train de frotter le sol de ce gourbi. Mais tu étais dur comme fer, ducon, et ce soir-là, de retour à la maison, ton gigotage énervé ne m'a pas laissé dormir. À force de me retourner dans le lit, j'ai réveillé ma femme qui m'a engueulé de rentrer aussi tard. Pauvre Carmen, c'est une sainte, elle ne méritait pas un aussi mauvais mari. Ne sachant pas comment te refréner, elle a fini par payer les pots cassés. Tu n'aurais pas pu avoir un peu plus de considération pour la mère de tes enfants ? C'est ce que je déteste le plus chez toi : quand tu prends le pouvoir, tu finis toujours par blesser des tiers.

Onze heures et demie, Romelia n'allait pas tarder à rentrer, mais il devait encore faire des courses au supermarché. Il manquait des serviettes, du pain, du Monsieur Propre, des œufs, du saucisson, de la soubressade, du fromage Philadelphia et du dentifrice. Mais avant, il lui fallait ranger un peu ce foutoir, il n'aimait pas voir l'appartement sens dessus dessous. Pour changer, la petite chérie avait laissé traîner sa culotte sur le canapé où ils avaient baisé la veille : mets-la au linge sale, ne la fourre pas sous ton nez, espèce de cochon. C'était une corvée de faire le tour des pièces en ramassant des vêtements, des crèmes, des restes de nourriture, le séchoir à cheveux, son bol de céréales. Elle filait au gymnase sans rien ranger, elle avait un laquais pour ça. Quand il parvint enfin à redonner

Extrait de la publication

un aspect plus ou moins présentable à l'appartement, il prit le sac à provisions et pressa le bouton de l'ascenseur. Le soleil n'atteignait jamais la façade de cet immeuble lugubre, glacial comme un iceberg. Pour se sentir libre, Bulmaro passait le plus clair de son temps dehors, mais il était déprimé chaque fois qu'il rentrait dans cet entrepôt de viandes congelées. Il s'arrêta dans le hall pour retirer de la boîte aux lettres les factures de gaz et d'électricité. Accroche-toi bien, vieux, cent soixante euros ! La note est salée, il aurait dû y penser avant de traverser la mer. Il devait plus que jamais être prévoyant et frugal, mais son amour pour Romelia avait anéanti son sens commun et avec lui sa capacité à faire des économies. Pis encore, le gaspillage l'inquiétait de moins en moins, comme si c'était un impôt mérité pour avoir une femme comme elle.

Combien avait-il dépensé au Nereidas pour l'implorer qu'elle daigne poursuivre la conversation avec lui ? Dans l'ascenseur, où il se retrouva avec la voisine uruguayenne du sixième, une veuve à la chevelure jaune paille qui sortait promener son chien, il pensa à cette longue et onéreuse cour qu'il avait faite à Romelia. Il avait beau lui faire livrer des bouquets de fleurs dans sa loge, elle n'eut jamais la gentillesse de le remercier en personne. Elle ne lui adressait que des sourires compatissants depuis la scène, façon de dire : le pauvre, il rêve, mais il finira par se lasser. Elle me méprise parce que je suis vieux, pensait-il, elle est trop jeune pour un quadragénaire comme moi, grisonnant et usé par les bamboches. Il arriva un moment où ses copains ne voulurent plus l'accompagner au club. "Allez, fais pas chier, imbécile, allons plutôt ailleurs, le programme ici on le connaît par cœur. Ta mulâtresse, elle fait même pas attention à toi." Il avait presque perdu l'espoir de la conquérir, lorsqu'un jour, en plein boulot, son collègue du garage lui fit un clin d'œil complice : "Bulmaro, il y a une minette qui te cherche." En tenue de ville et démaquillée, la beauté de Romelia était moins frappante, mais plus séduisante. Les princesses comme elle n'avaient pas besoin de maquillage : Dieu leur avait peint sur le visage les couleurs de la passion. Sa Chevy Monza était en panne et, comme sur

Extrait de la publication

les cartes jointes aux bouquets de fleurs figurait l'adresse du garage, elle était venue lui demander un devis. "Aidez-moi, s'il vous plaît, je sais que vous êtes sérieux et que vous n'allez pas me rouler." "Tu as bien fait de venir ici, parce qu'il y a beaucoup d'arnaqueurs chez les mécaniciens, mais dis-moi tu, s'il te plaît, on est amis, non ?" "Oui, bien sûr, excusez-moi, monsieur Díaz." "Encore des chichis ? Appelle-moi Bulmaro, c'est mon prénom." Romelia fit une mimique de surprise en reconnaissant un air de La Tremenda Guaracha, que diffusait le haut-parleur du garage. "Tu l'écoutes ici aussi ?" "Tous les jours et je ne me lasse jamais de t'entendre, je suis ton fan numéro un." Flattée par cette marque de vénération, Romelia sourit en rougissant. Enfin un sourire chaleureux après tant de moues dédaigneuses sur la piste de danse. Plus tard, elle lui dirait que ça lui avait plu de le voir en bras de chemise, le torse en sueur et les bras maculés de cambouis, elle avait un faible pour les hommes du peuple, les costauds. Mais s'il n'avait pas flatté sa vanité, à quoi lui aurait servi son allure virile ?

Dans la rue soufflait un vent glacial, alors que le printemps commençait. Il était à Barcelone depuis bientôt trois mois et se heurtait toujours aussi durement à la réalité, comme un acteur qui s'est trompé de rôle, de texte et de théâtre. Le quartier de Sants bouillonnait d'activités, il y avait de nombreux étrangers et personne ne le regardait de travers parce qu'il était mexicain, car les accents du Nouveau-Monde faisaient déjà partie du paysage phonétique urbain. Comparé aux Pakistanais et aux Albanais arrivés de fraîche date, qui traînaient tristement dans les boutiques d'appels téléphoniques, il se trouvait chanceux, car lui n'avait pas de difficultés de communication. Mais il se sentait en porte-à-faux dans ce monde et par un malaise intime devenu un défaut optique, il regardait les choses de loin, même s'il les avait juste devant lui. La ville était très propre, les transports publics fonctionnaient à la perfection, il appréciait de pouvoir se déplacer partout sans voiture et pourtant il ne trouvait pas sa place dans cet ordre impeccable. Tout était réglementé jusqu'à l'asphyxie. Il admirait autant qu'il détestait l'individualisme, la réserve et

Extrait de la publication

le sérieux des Catalans. Ils ne pouvaient transgresser si peu que ce fût les règles, pour traverser une rue ils attendaient toujours le feu vert des piétons. Bonjour et *adéu,* les voisins n'arrivaient pas à s'en dire plus, alors qu'ils se croisaient tous les jours dans l'entrée de l'immeuble. Se montrer familier avec les étrangers était un péché mortel, mais les traiter avec mépris était tout aussi grave. Cuirassés dans une politesse défensive, presque hostile, ils semblaient faire des efforts héroïques pour ne jamais commettre un impair. Tant de correction devait les embarrasser, surtout au lit. Mais qui était-il pour critiquer la courtoisie catalane, lui qui venait d'un pays beaucoup plus tordu en matière de bonnes manières ? Il avait besoin de boire un verre pour se calmer les nerfs avant d'aller au supermarché. Au bar du coin, *La Montañesa*, il rencontra Deng le Chinois qui jouait à la machine à sous. C'était un accro qui, en milieu de matinée, confiait toujours son commerce à un neveu pour aller taquiner le bras de la machine. Il avait cinquante ans mais, épargné par les rides, il en paraissait beaucoup moins, et il parlait un espagnol parfait après avoir passé la moitié de sa vie en Espagne. Bulmaro et lui avaient fait connaissance dans ce café en regardant un match de foot et noué une conversation autour de quelques bières.

– Tu as obtenu la caution bancaire ?

– Tu parles, ils me demandaient neuf mille euros.

– Qu'est-ce que tu vas faire ?

– J'en sais foutre rien, tout ce que je sais faire, c'est réparer des voitures.

– Mais tu as un peu de fric, non ?

Une lueur de convoitise dans les yeux de Deng le fit hésiter un instant avant de répondre :

– Oui, un petit capital qui représentait quelque chose au Mexique, mais ici que dalle.

– Tu pourrais travailler comme mécanicien dans un autre garage.

Comme Deng était un Chinois humble et énergique, qui n'avait sûrement jamais dédaigné aucun emploi, Bulmaro ne voulut pas lui dire que travailler comme salarié dans le garage

d'un autre eût été une atteinte grave à sa fierté. Il n'était pas sous-fifre, lui, mais ingénieur mécanicien diplômé, et après avoir eu sa propre affaire au Mexique, il ne pouvait pas jouer les larbins.

– Je préférerais faire autre chose, ouvrir un petit commerce tout simple, qui ne demande pas un gros investissement.

– J'ai quelque chose qui pourrait t'intéresser.

– Ah bon ? Pourvu que ça marche, j'ai un besoin urgent de fric.

Deng jeta un regard méfiant au barman, un jeune au crâne rasé, corpulent, avec un piercing à la lèvre, qui alignait des assiettes de tapas sur le comptoir.

– Viens au magasin, ici on ne peut pas parler.

À *La Perle de Mandchourie*, le local où travaillait Deng, ils s'engagèrent dans un couloir étroit, entre des étagères chargées de marchandises, parapluies, vêtements, ustensiles domestiques, figurines en porcelaine, à des prix défiant toute concurrence. Dans l'arrière-boutique, où il y avait une pièce meublée d'un lit de camp et d'une penderie sommaire avec des cintres, Deng l'invita à s'asseoir sur un tabouret.

– C'est là que tu dors ?

– Oui, c'est un peu inconfortable, mais j'économise un loyer. Tu veux du thé ?

– Oui, merci.

Ces enfoirés vont devenir sous peu les maîtres de l'Espagne, pensa Bulmaro tandis que Deng lui servait du thé avec de lents gestes cérémonieux, ils vivent comme des anachorètes pour ne pas dépenser un centime, mais ils inondent le marché de leur camelote à des prix avec lesquels personne ne peut rivaliser.

– Alors, raconte, dit Bulmaro.

L'air mystérieux, Deng sortit d'une vieille malle en cuir un sac en plastique rempli de flacons de médicaments. Il ouvrit l'un d'eux et lui tendit un comprimé bleu en forme de losange.

– Tu connais ces comprimés ?

– On dirait du Viagra.

Extrait de la publication

– C'est du Viagra, mais pas le vrai. C'est un générique fabriqué à Hong Kong.

– Et c'est efficace ?

– Autant ou plus que l'authentique, je l'ai moi-même essayé.

– Tu en vends au magasin ?

– On n'a pas de licence pour vendre des médicaments, il faudrait qu'on ouvre une pharmacie et ça coûte beaucoup plus cher que ta caution bancaire. C'est pour ça que je cherche un associé qui vendrait le matériel sur Internet.

– C'est légal ?

– Non, mais personne ne s'inquiète de la loi. Ici, le Viagra n'est vendu que sur ordonnance, mais la consultation n'est pas donnée et le vrai Viagra est très cher : 100 euros pour une boîte de quatre comprimés.

– La vache ! s'étonna Bulmaro. Autrement dit, ça fait du vingt-cinq euros la crampe.

– C'est pour ça que les gens préfèrent l'acheter au marché noir.

Deng alluma une cigarette en adressant à Bulmaro un regard appuyé de filou.

– Et le générique, c'est combien ?

– 50 euros le flacon de trente comprimés. Si tu veux, je peux te vendre ce lot.

– Combien ?

– Trois mille euros, mais ça peut te rapporter dix mille.

Bulmaro examina le comprimé avec méfiance. Sept mille euros nets d'impôt pour un modeste investissement de trois mille. Trop beau pour être vrai, il devait y avoir anguille sous roche.

– Je risque de me faire choper si je lance une page sur Internet.

– Il faut prendre des mesures de sécurité, comme par exemple téléphoner au client avant de lui livrer la marchandise.

– Et si je me fais coincer par la police ?

– Tu rigoles, la flicaille est trop occupée avec le trafic de drogues dures pour s'intéresser à ça.

Extrait de la publication